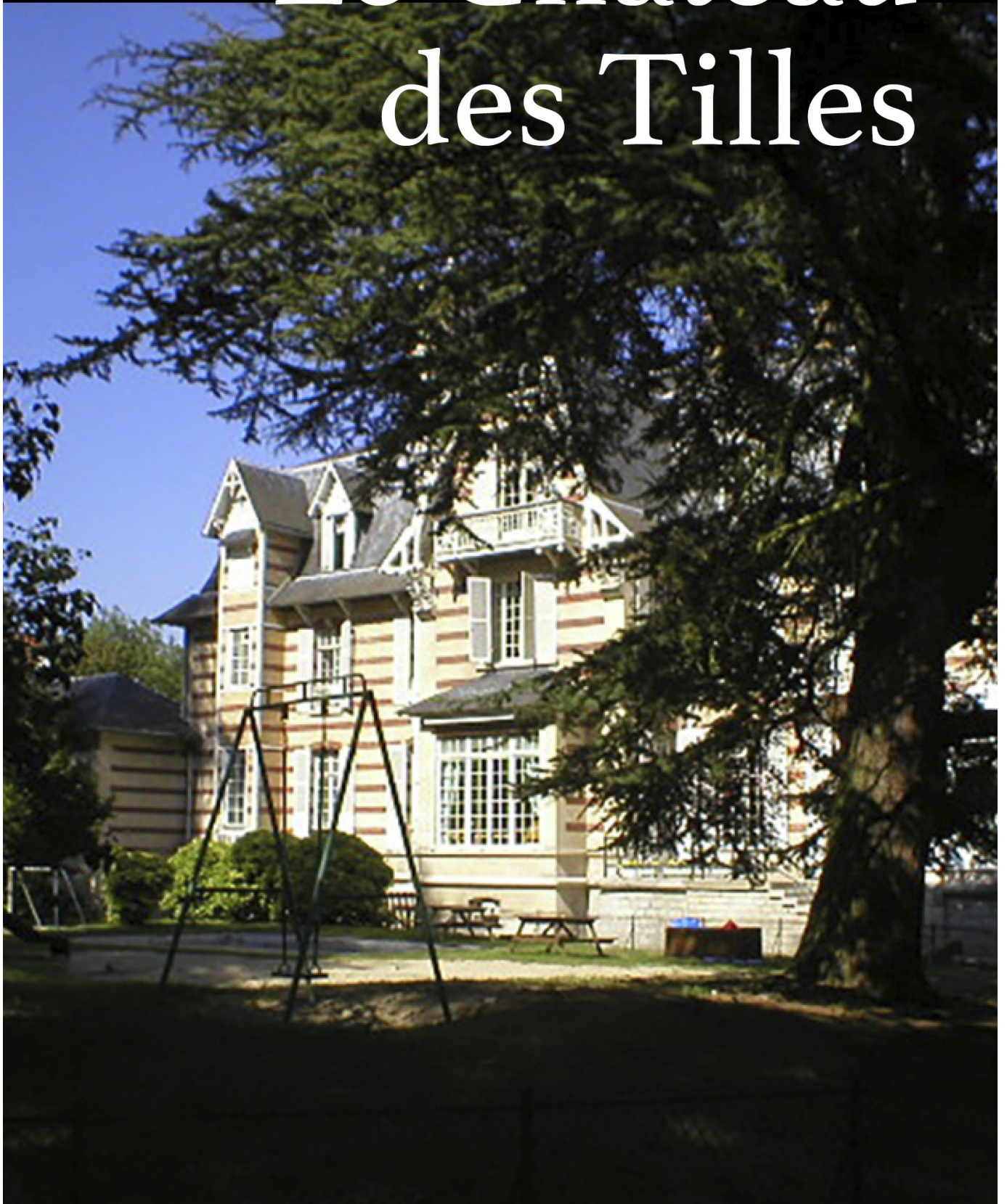


Rémi Milligan

Le Château des Tilles



Rémi Milligan

Le Château des Tilles

© Rémi Milligan, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-3793-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Il me restait une dernière chose à faire : mettre de l'ordre dans une vie décousue. Relier les fils d'une histoire personnelle sans trame d'ensemble. Au moins en apparence.

J'ai toujours repoussé ce moment où il me faudrait parler des sentiments les plus intimes. Tel un cheval sauvage, je refusais l'obstacle préférant vivre plutôt que de me livrer à des plongées introspectives en apnée dont on ne sort jamais indemne. Vivre aura été mon seul remède antidouleur.

Longtemps, j'ai été persuadé que ce livre me semblait impossible à écrire, ne verrait jamais le jour. Toute ma vie, je m'étais même juré de ne jamais écrire ce genre de livre, trop impudique et nombriliste. J'aurais préféré partir sans laisser de traces comme un criminel en cavale. J'en suis venu à faire à peu près la même chose, même si c'est pour d'autres raisons, que ces écrivains dépressifs qui disent écrire chaque livre comme si c'était leur dernier livre.

Pour la première fois, je ressens comme un sentiment d'urgence, un besoin d'écrire vite. Intuitivement, je sais que les jours sont comptés, que le tomber de rideau n'est plus très loin. D'ailleurs, j'ai toujours eu l'impression d'être en sursis, de vivre au-delà du temps qui m'était imparti. Sans doute que la mort précoce de ma mère à l'âge de 27 ans a pu nourrir un tel sentiment.

Il n'est pas facile de sortir d'un long silence de cinquante ans. Il va falloir mettre de l'ordre dans mes souvenirs, chacun d'eux étant une des pièces d'un puzzle dont je n'arrive pas à me représenter l'image d'ensemble. Trop de pièces restent encore isolées que je dois emboîter l'une après l'autre.

Aujourd'hui, je n'éprouve plus la même crainte à évoquer ces éléments biographiques. Il s'agit d'un passé si lointain qu'il est recouvert, pour les témoins de cette époque, par le voile de l'oubli ou de l'amnistie.

Contrairement à une idée reçue, écrire dans l'urgence ne constitue pas une contrainte mais plutôt un atout. Cela va m'obliger à aller à l'essentiel en laissant de côté tout ce qui est accessoire et futile. À l'école déjà, l'instituteur me reprochait d'écrire des dissertations trop courtes. Je ne voyais pas l'intérêt de diluer ma pensée dans une accumulation de détails ou de longues descriptions

qui cacheraient l'essentiel.

Semblable à la bonne cuisine, qui met en valeur les produits de la nature, l'écriture doit d'abord se nourrir de l'expérience de la vie en ne cherchant pas à l'accommoder à n'importe quelle sauce littéraire. Le lecteur a droit à certains égards. À une exception près : il faut parfois prendre quelques détours pour ne pas blesser des êtres que l'on introduit dans un récit autobiographique et qui ont compté pour vous.

Aller à l'essentiel, c'est essayer d'exprimer une vérité profonde, celle qui donne la clé de compréhension de soi, mon « Rosebud » en référence au film d'Orson Welles. Pas étonnant d'ailleurs que ce « Rosebud » apparaisse dans la scène finale du film *Citizen Kane* car c'est tout au bout du chemin que l'on peut prendre conscience véritablement des forces qui vous ont conduit jusque-là.

La vérité toute nue est que je n'ai pas eu d'enfance. En tout cas, pas comme les autres enfants qui ont en général la chance d'avoir un père et une mère. Longtemps je me suis interrogé sur cette anomalie, cette tare congénitale ou ce péché originel.

C'est d'abord une immense souffrance que de grandir sans parents, sans même l'un de ses deux parents. Elle m'a poursuivi jusque tard dans la vie adulte et ne m'a jamais quitté. Pas un seul jour ne se passe sans que j'y pense.

Tout est prétexte à raviver cette souffrance qui me ronge de l'intérieur : les mamans qui attendent à la sortie de l'école, les parents tenant par la main leur enfant dans la rue, les grands-parents attablés avec leurs enfants au restaurant, les soirées de Noël, les anniversaires et, bien entendu, la fête des mères. Je me méfie particulièrement de la période des fêtes de fin d'année, c'est une période déprimante pour tous les naufragés de la vie.

Au-delà de cette douleur lancinante, qu'il faut apprendre à dominer, comment ne pas évoquer le sentiment de honte que l'on ressent lorsque l'on est un enfant abandonné. J'appartiens à une génération où les orphelins étaient considérés comme des enfants suspects, forcément issus d'une union non désirée, voire inconnue. Très tôt, j'ai senti ce regard méprisant que l'on porte sur les enfants nés de travers. Je finissais par me persuader que si j'avais été abandonné, au fond, c'est que je le méritais bien.

Il faut vivre avec cette idée que vous êtes en trop, inutile, une bouche

supplémentaire à nourrir qui coûte cher à la collectivité. Cela m'a profondément marqué. Il n'est pas nécessaire d'aller chercher plus loin les raisons de mon engagement, bien plus tard, dans le service public. Au début de ma vie professionnelle, j'étais animé par le souci de « payer ma dette » à l'égard d'une société dont je m'estimais débiteur. On m'avait nourri et logé jusqu'à l'âge de 18 ans !

J'ai pris conscience tardivement, aux abords de la cinquantaine, que tout ce que j'avais entrepris dans ma vie, avec plus ou moins de bonheur, tous les défis que j'ai dû relever, toute l'énergie déployée pour m'élever socialement n'étaient finalement sous-tendus que par un seul objectif longtemps resté inconscient : prouver que j'aurais mérité d'être aimé comme les autres enfants. C'est aussi simple que cela. J'aurais pu comprendre cela plus tôt, ça m'aurait épargné bien des efforts inutiles.

La pire chose pour un orphelin est d'intérioriser l'idée, au fil du temps, qu'il ne mérite pas d'être aimé. Toute son éducation est malheureusement orientée vers l'idée que vous êtes un enfant surnuméraire, que vous méritez votre destin de « bâtard », mot qui revenait sans cesse dans la bouche des adultes quand ils parlaient de moi dans mes jeunes années. Alors j'ai préféré relever la tête, tenter d'échapper au déterminisme social, soulever des montagnes plutôt que de me résigner à ce triste sort.

Pour les personnes qui prendront le temps de lire ces lignes, je dois malgré tout entrer dans le détail des choses, explorer les méandres d'une enfance tourmentée, ballottée entre les familles d'accueil et les maisons de l'enfance, notamment le beau château des Tilles.

Toutes ces années, je n'ai jamais cessé de penser au château des Tilles, comme si ma vie s'était figée à cet endroit et qu'une part de moi-même - la meilleure - y était restée enfermée à jamais. Dans ce beau château, j'ai passé de longues semaines à attendre une visite qui ne venait pas. Le temps s'écoulait très lentement. La région des châteaux de la Loire, où j'ai vécu de nombreuses années, me rappelait sans cesse le château de Tilles.

Une ultime mise au point. Je n'écris pas ces lignes pour me donner le beau rôle, m'apitoyer sur un triste sort, encore moins régler des comptes avec des personnes qui m'ont fait du mal. Avec l'âge, on devient philosophe. J'ai déjà tout pardonné. Et puis le chagrin, la colère et la révolte ne me rendront pas mon

enfance volée. Même si j'évoquerai ici des souvenirs d'enfance, je ne voudrais pas cependant que ce récit parût n'être qu'une autobiographie. J'ai la prétention de penser qu'en parlant de moi, je parlerai aussi des autres. À vrai dire, j'écris surtout pour tous les enfants un peu perdus qui se demandent, comme moi à leur âge, si ça vaut vraiment le coup de vivre sa vie. Cette question existentielle, tous les enfants peuvent se la poser un jour ou l'autre.

1 - La séparation

Un souvenir heureux - il y en eut peu dans les premières années de ma vie - fut mon séjour dans une famille d'accueil en Normandie, à Couvicourt près de Gaillon. Nous y étions accueillis avec ma sœur dans cette famille d'origine polonaise qui parlait correctement le français mais éprouvait de grandes difficultés à lire et à écrire. Ma nounou, que j'appelais Mamie, était d'une grande gentillesse et m'a donné, entre trois et six ans, beaucoup d'affection. Elle ne m'a jamais dit qu'elle ne savait pas lire. Je l'ai découvert à cause de petits détails, comme le fait de se tromper souvent dans les jours de la semaine ou de ne pas savoir si c'était un jour où nous devions aller à l'école. Papy, quant à lui, était plus proche de ma sœur Françoise comme s'ils s'étaient partagés les rôles. Une fois par an, l'été, on allait au bord de la mer et nous rapportions des coquillages.

Dans la cour, il y avait des clapiers pour les lapins, un pressoir pour faire du cidre et un magnifique cerisier. Nous vivions à la campagne, au grand air. Le soir nous dînions légèrement, toujours à la même heure vers 19 heures : soupe, lait caillé ou yaourt. Nous regardions en silence - Papy était du genre taiseux - sur une télévision en noir et blanc les séries comme *Zorro*, *Pollux* et son manège enchanté et, surtout, *Thierry la fronde* avec son beau médaillon. Le petit air de flûte de *Bonne nuit les petits* venait terminer chaque repas du soir vers huit heures. Ce fut rétrospectivement les rares moments un peu heureux de cette enfance volée. Je me sentais bien avec eux.

Depuis notre petite maison, on pouvait apercevoir l'école et l'on s'y rendait à pied parcourant un chemin bordé de très beaux champs de coquelicots comme dans un tableau de Claude Monet. En rentrant de l'école, Mamie nous préparait chaque jour un chocolat chaud et, très souvent, elle devait raccommoder les poches déchirées de ma blouse de couleur grise. Mes camarades de jeux et moi étions très turbulents lors des récréations. Cela me peinait beaucoup de la voir raccommoder les poches de ma blouse à cause de mon insouciance. Elle le faisait en silence sans me gronder.

Puis un jour, au cœur de l'été, des adultes sont venus nous arracher à cette famille d'accueil. Cette séparation fut pour ma sœur et moi d'une grande violence. Je n'arrivais pas à me détacher de Mamie qui m'enveloppait de toute son affection maternelle. Je la serrais très fort dans mes bras en pleurant toutes

les larmes de mon corps. Cette séparation a duré quelques minutes, et je m'en souviens encore, cinquante ans après.

Plus tard, on m'expliqua que cette séparation était nécessaire. À notre âge, nous devions quitter notre famille d'accueil pour être « placés » dans une maison de l'enfance dans l'Oise. J'appris par la suite que ces adultes étaient nos tuteurs et qu'ils pouvaient donc, en toute légalité, décider de notre sort.

Je ne comprenais pas qu'on ne laisse pas tranquilles les enfants heureux dans leur famille d'accueil, qu'on veuille absolument les récupérer. On aurait dû trouver un moyen de fabriquer des papiers, vrais ou faux, pour que je puisse rester chez Mamie. Je lui ai mis une dernière fois mes mains autour de son cou et je l'ai embrassée. Mamie m'a juré qu'on serait très heureux avec ces adultes qui étaient venus nous chercher, qu'il ne fallait pas s'inquiéter. Elle disait cela en me regardant dans les yeux avec un petit air coupable comme si elle n'était pas très convaincue. Cela me faisait beaucoup de peine quand même, et j'avais très peur.

Mamie et Papy avaient deux petits-enfants de notre âge, Stéphane et Gaëtane. Il nous arrivait de jouer ensemble et je suis resté en contact, certes de manière très épisodique, avec Gaëtane. Je la considère malgré tout un peu comme une deuxième sœur.

Autour de la trentaine, je suis allé quelquefois rendre visite à Mamie dans la petite maison en Normandie où elle nous avait accueillis, enfants, ma sœur et moi. Elle me donna quelques détails de sa vie. Née Stéphanie Bochnek, le 21 février 1910, en Pologne dans la région des Carpates, elle est venue en France en 1932 pour des raisons économiques. Elle trouva un emploi au château de Gaillon. Elle rencontra Stanislas Wojcechowski, son futur mari, en France et fut naturalisée en 1940. Stanislas travailla comme mécanicien près de Gaillon.

J'ai toujours une photo d'elle sur mon bureau et j'ai pour elle une profonde reconnaissance simplement pour nous avoir considérés un peu comme ses enfants. En juin 2004, elle m'adressa une lettre touchante qu'elle avait dictée à sa petite-fille et que je garde précieusement :

« Mon cher Rémi,

Je confie le soin à Gaëtane de te répondre en mon nom. J'ai été profondément touchée par ton courrier et toute l'affection et la reconnaissance que tu me portes.

Je t'assure que malgré tout le temps qui est passé, moi non plus je ne t'ai pas du tout oublié. Bien-sûr les années m'ont beaucoup changée mais toutes les petites cases de ma mémoire sont pleines de souvenirs, d'affection et de tendresse pour toi.

Ta proposition de venir me voir en maison de retraite me fait une immense joie. J'ai hâte de te voir, de ressortir avec toi nos précieux souvenirs et, surtout, de t'embrasser très fort.

Avec tout mon amour de « grand-mère ».

Ta Mamie »

Lorsque Mamie fut admise en maison de retraite, à cause de problèmes de santé liés à son grand âge, je suis allé lui rendre visite. Nous avons gardé une grande complicité malgré le passage du temps.

Au moment de nous séparer, elle s'est assise au bord du lit et elle a eu un geste tendre qui m'a troublé. Elle posa sa main sur la mienne et la caressa délicatement. J'avais oublié ce que pouvait être la douceur maternelle, celle d'une Mamie pour un de ses enfants perdus, qu'elle avait aimé tout particulièrement. Elle m'enlaça affectueusement. Je savais bien que je la voyais pour la dernière fois.

Elle est décédée le 9 décembre 2007 à l'hôpital Saint Jacques dans la commune « Les Andelys » dans l'Eure. J'étais bien présent à la cérémonie des obsèques dans le froid de décembre. Il m'arrive parfois en voiture de m'arrêter quelques instants au bord de la route pour simplement admirer des champs de coquelicots en repensant à Mamie.